



---

Vinciane Pirenne-Delforge

## **Pierre ELLINGER, La fin des maux. D'un Pausanias à l'autre. Essai de mythologie et d'histoire**

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Vinciane Pirenne-Delforge, « Pierre ELLINGER, La fin des maux. D'un Pausanias à l'autre. Essai de mythologie et d'histoire », *Kernos* [En ligne], 19 | 2006, mis en ligne le 22 March 2011. URL : <http://kernos.revues.org/pdf477>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Centre International d'Etude de la religion grecque antique

<http://kernos.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://kernos.revues.org/pdf/477>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

périodes des relations entre dèmes et cité)<sup>2</sup>. Certes, il est des documents qui font voir le changement : l'inscription du serment des éphèbes mise au jour à Acharnes manifeste l'adhésion du dème à la réforme éphébique du temps de Lycurgue. Mais on adhère à l'affirmation que l'A. livre à la fin de son chapitre : « It is, of course, characteristic of the state of the evidence for Greek religion that interpretation have to be based on controversial readings of fragmentary and problematic texts » (p. 193). Il reste à être inventif – et prudent – dans les *interpretive frameworks* à leur appliquer.

Le chapitre 5 (*Historicizing Fertility* – dont l'*Afterword* laisse entendre qu'il avait déjà été publié mais dont l'original n'est pas daté) revient sur des problèmes d'historiographie et de déterminisme culturel. L'A. argumente avec une grande force de conviction et une érudition remarquablement maîtrisée. Elle démontre ainsi que la vision canonique du motif de la fertilité/fécondité comme noyau dur des rituels, hérité du passé, est une élaboration moderne, à l'instar des filtres de lecture dénoncés dans le premier chapitre. C'est l'historicisme qui est ici mis en cause et son avenir interrogé.

Le chapitre 6 (*Metamorphoses of Tradition: the Athenian Anthesteria*) s'ouvre sur l'affirmation que les rituels changent<sup>3</sup>. Ce doit donc être le cas aussi pour les Anthestéries athéniennes. Notre image de cette fête, qui court sur trois journées du mois de mars, est une sorte de puzzle fait de pièces et fragments de tradition épars et chronologiquement incohérents. Encore un bel exemple de ce problème *state of the evidence*... Mais ces pièces et morceaux pourraient raconter une véritable histoire plutôt que de fournir un cliché figé et intemporel. C'est cette histoire de longue durée (depuis la migration ionienne jusqu'à Photios !) qui est ici reconstituée, avec une grande finesse d'analyse, et une part inévitable de conjecture, dont la conclusion du chapitre montre la pleine conscience que l'A. en a.

Une vaste bibliographie et de très bons index font de ce livre assez déroutant dans sa conception un excellent instrument de travail sur les innombrables mises au point de détail qui abondent au fil des pages. Quant à la lecture suivie, d'un bout à l'autre, elle permet de voir se nouer les perspectives historiques du sous-titre, mais les dieux du titre principal, sans doute en raison de leur « étrangeté », restent largement hors du champ de l'investigation.

Vinciane Pirenne-Delforge  
(FNRS – Université de Liège)

Pierre ELLINGER, *La fin des maux. D'un Pausanias à l'autre. Essai de mythologie et d'histoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2005. 1 vol. 15 × 22 cm, 374 p. (*Coll. Histoire*). ISBN : 2-251-38073-6.

J'aimerais rompre avec l'ouverture généralement convenue des comptes rendus académiques et dire d'emblée que ce livre m'a enthousiasmée. Je l'ai lu d'un bout à l'autre, quasiment sans interruption, tant le rythme et l'intrigue en sont remarquablement menées. Il n'est sans doute pas inutile de préciser que, plongée à d'autres fins dans l'œuvre de Pausanias le Périégète, j'ai trouvé dans cette lecture une sorte de résonance avec mes propres interrogations. Cette communauté d'intérêt, même si elle ne s'assortit pas systématiquement d'une communauté de vue, n'a pas peu compté

<sup>2</sup> Un détail : les restitutions de *IG II<sup>2</sup> 1358A*, l. 13-19 proposées à la page 169 font surgir des *enagismata* que la thèse de G. Ekroth (*Kernos*, suppl. 12, 2002) rend à mon sens problématiques.

<sup>3</sup> Le thème est d'actualité. Une série de séminaires ont été donnés à l'Université de Heidelberg sur le thème *Dynamics of ritual*. Ces textes constituent le 16<sup>e</sup> supplément de *Kernos*, sous le titre *Ritual and Communication in the Graeco-Roman World* (éd. par E. Stavrianopoulou).

dans la jubilation de ma lecture. Et pourtant, cela n'explique pas tout. Ce livre est vraiment remarquable. En donner les raisons me ramène dès lors à la rhétorique académique du compte rendu, incomparablement difficile à adopter tant l'argument est subtil. Trop subtil diront à coup sûr certains lecteurs.

Le nom de Pausanias, pour une oreille grecque, signifie « la fin des maux » (verbe *pauô*, 'faire cesser', *ania*, 'ennui, chagrin, souffrance'). D'où le titre du livre. Quant aux deux Pausanias, il s'agit d'une part du régent de Sparte qui connut la gloire et l'infamie, celui qui eut l'outrecuidance de faire figurer son nom propre sur le monument commémorant, à Delphes, la victoire de Platées sur les Perses; de l'autre, c'est le Périégète qui confia à son lecteur, selon ses dires, la véritable clé du destin de son prestigieux homonyme. L'intrigue se noue donc autour de ces deux Pausanias, que l'ouverture de l'ouvrage montre, à six siècles d'intervalle, marchant sur la route qui mène à la cité de Phigalie en Arcadie : le premier vient pour s'y faire purifier d'un meurtre, le second pour honorer la Déméter noire du lieu, en sa statue mi-femme, mi-cheval à jamais disparue. Ces deux quêtes vont s'entremêler dans l'ensemble du livre, par la grâce d'une homonymie signifiante et de la lecture originale – du moins pour nous, qui sommes face à une tradition naufragée – que le Pausanias du II<sup>e</sup> s. de notre ère fit du destin du Pausanias du V<sup>e</sup> s. avant.

*La Tragique histoire du régent Pausanias de Sparte* offre l'élucidation remarquable d'un noyau opaque de la tradition historiographique autour du régent. Thucydide, dans son fameux parallèle entre le destin de Thémistocle et celui de Pausanias, déroge au principe de rupture avec ses prédécesseurs et « fait de l'Hérodote », en livrant les fragments d'une histoire où le politique se mêle au religieux. Mais c'est le décodage par le Périégète qui permet d'aller au bout de ce que Thucydide livre en creux : l'assassinat d'une jeune fille à Byzance – que Plutarque appelle Kléonikè mais que Pausanias laisse anonyme – scelle le sort du régent, qui ne pourra trouver de salut, mais dont les deux statues érigées sur l'acropole de Sparte renvoient à d'antiques rituels de purification que l'A. reconstitue avec finesse. L'encerclement de l'*hybris*, de l'*agos*, de la supplication et la recherche de la purification referment cette 1<sup>e</sup> partie et ouvrent la 2<sup>e</sup> (*La Fin des maux*. Chap. 5 : *Deux pour un*). La figure de Zeus y est centrale : c'est lui seul qui est capable de mettre un terme aux maux. On suit ainsi la piste de ces fantômes vengeurs et de ces pestilences dont la littérature abonde, mais qui ne sont pas que littérature : la « loi sacrée » de Sélinonte, analysée par M.H. Jameson, D.R. Jordan et R.D. Kotansky, en a bien montré l'impact dans la vie des communautés, au tout début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C., au temps de Pausanias de Sparte. Elle est le cœur de cette réflexion sur la purification, qui permet de comprendre la présence de *deux* statues du régent sur l'acropole de sa cité. Reste un angle mort dans la démonstration : le statut des Euménides/Érinyes (p. 138-139). Les êtres surnaturels liés à un meurtre, intermédiaires entre Érinyes et fantômes des morts adoptent un profil tantôt négatif, tantôt positif, qui leur vient de l'extérieur : ces puissances ne sont pas capables de se transformer de leur propre chef, contrairement aux dieux dont l'action dans la vie des humains est spontanément ambivalente. L'A. est donc enclin à ne pas interpréter le double aspect Euménides/Érinyes selon la grille de lecture de l'ambivalence des dieux. Mais il refuse tout autant l'hypothèse qui consiste à en faire des divinités séparées. Elles restent donc des « puissances » dont l'action serait infinie sans l'intervention de Zeus. Certes. Mais la tradition grecque fait bel et bien de ces puissances des déesses à part entière. La différence qui est ici introduite entre des « puissances » et les divinités ne résoud donc pas cette question. Elle ne permet pas d'éliminer totalement l'hypothèse d'une application extrême du principe de l'ambivalence divine (un nom différent pour chaque aspect) dans le contexte particulier du meurtre et de la souillure.

La métaphore centrale qui ouvre le 2<sup>e</sup> chapitre de cette 2<sup>e</sup> partie se trouve chez Plutarque. Le fantôme de Kléonikè, la jeune fille assassinée, délivre à Pausanias une parole quasi oraculaire : « Va à Sparte, tu y trouveras la fin de tes maux » (*pausetai tôn kakôn*). L'A. a donc pisté le thème du début et de la fin des maux dans la tradition grecque, dont l'épisode de Pausanias n'est qu'un exemple. Le jeu sur le nom Pausanias est tout particulièrement clair dans une épigramme de Cyrène, datée de l'aube de notre ère et magistralement étudiée par Louis Robert (*SEG 26*, 1840) : dans l'année du prêtre éponyme d'Apollon appelé Pausanias, la cité a vu la fin de ses tourments (*pausamenôn tôn pantôn tês aneias*) et le desservant n'a pris de repos (*pausamenon*) qu'au moment opportun. Ce jeu sur le nom est le fil central de la démonstration qui court dans la 3<sup>e</sup> partie de l'ouvrage, et la clé de lecture du projet même de la *Périégèse* (*L'autre Pausanias*) adoptée par P. Ellinger. Cette vision globale du texte et la valorisation de l'intelligence de son auteur sont deux tendances récentes dans la lecture moderne de la *Périégèse*, qui s'est longtemps contentée de faire de l'œuvre un fichier de données et de Pausanias un tâcheron laborieux et sans génie (cf. p. 205). Par la grâce des intuitions et des analyses ici présentées, le *Périégète* se métamorphose en un auteur subtil, qui dissimule sous la lettre de son texte sa personne et ses objectifs.

Le 7<sup>e</sup> chapitre qui se confond avec la 3<sup>e</sup> partie du livre s'intitule *Le Périégète à Phigalie et à Naupacte*. La visite de Phigalie, au livre VIII, serait le sommet de toute la description arcadienne et la grotte de la Déméter noire, le couronnement même du voyage de Pausanias en Grèce. On y trouve le thème de la purification et du *loimos*, le fléau, celui qui s'était abattu sur les habitants du lieu qui avaient négligé Déméter. On y trouve aussi un des deux sacrifices que le visiteur dit explicitement avoir offerts, l'autre étant destiné à Damia et à Auxésia à Égine, des déesses elles aussi liées à des histoires de stérilité et de *loimos*, en cette île où Éaque, le plus pieux des Grecs, avait offert un sacrifice à Zeus *Hellaios* (qui devient *Panbellenios* du temps d'Hadrien) pour faire cesser la sécheresse. Selon P. Ellinger, ce sacrifice de Pausanias à Égine renvoie à toute la parabole de l'histoire grecque tracée par le *Périégète*, entre début et fin des maux, un objectif que pourrait avoir rempli aussi le sacrifice de Phigalie. Et le nom de Pausanias dans tout cela ? C'est sur cette question que se referme ce chapitre. En effet, on ne trouve pas dans ce texte une *sphragis* du type des préfaces d'un Hérodote ou d'un Thucydide. Seule la tradition manuscrite fait apparaître le nom de l'auteur. Une manière de résoudre le problème a été d'affirmer l'incomplétude du texte qui nous est parvenu, en son début ou à son terme, ou même des deux côtés. P. Ellinger fait le pari – car il y a une certaine dose de pari dans cette vision (p. 200) – que la conscience de son nom (la *fin des maux*) a accompagné Pausanias, refusant toutefois sciemment des jeux de mots trop clairs (les mots *pauomai* et *ania* sont très rares dans son œuvre et n'apparaissent jamais en combinaison). Il fait aussi l'hypothèse de l'existence d'une *sphragis* finale. À l'extrême fin du livre X, Pausanias est à Naupacte et, autour des ruines d'un Asclépieion, il en raconte l'histoire. Il s'agit d'une action de grâces d'un homme presque aveugle à qui la poétesse arcadienne Anyté avait apporté un message scellé d'Asclépios qui lui était apparu en rêve. L'homme put lire le message et recouvrit ainsi la vue, en donnant à Anyté ce qui était inscrit sur le message, à savoir 2000 statères d'or. De nombreuses interprétations ont fleuri sur ce final abrupt : le paiement pour un mystérieux commanditaire de l'œuvre, une exaltation d'Asclépios, un appel à la restauration des sanctuaires ruinés, etc. Tout en accumulant les indices des thèmes chers à Pausanias qui convergent dans ce récit, P. Ellinger s'est aussi penché sur la poétesse Anyté et les quelques œuvres qui nous en sont parvenues. Tout d'abord, elle est arcadienne et son nom renvoie à Anytos, le Titan nourricier de Despoina, la grande déesse de Lykosoura. Ensuite, ce nom, tiré

d'*anuô*, renvoie à la notion d'achèvement, de fin de parcours. Beau nom pour un père nourricier, certes, mais nom très pertinent aussi pour dire l'achèvement d'une œuvre qui est aussi la fin d'un voyage. Enfin, Anyté, l'Homère des femmes, a notamment laissé quatre courts poèmes qui mêlent inextricablement le thème du *locus amoenus* et le verbe *pauomai*... La fin du voyage est dite dans cette *sphragis* doublement présente au bout du voyage, après un clin d'œil à une Aphrodite dont le sanctuaire accueillait des veuves en mal de mariage, mais « d'autres choses encore ». Ces autres choses pourraient être les vœux des marins prêts à s'embarquer en face de Patras, comme Pausanias sur le point de repartir chez lui, de l'autre côté de l'Égée.

Je me suis arrêtée plus longuement sur cette démonstration finale car elle offre un très bel exemple de manière à la fois intuitive et rigoureuse dont l'ensemble du propos de ce livre est mené. Même sans adhérer nécessairement à l'hypothèse d'un enchevêtrement de la conscience que Pausanias aurait eue de son propre nom et du thème du renversement de fortune qui court effectivement dans l'ensemble du texte, nous avons là une remarquable réflexion sur les questions de souillure et de purification, une analyse historique qui assume pleinement la dimension religieuse de son sujet, de même qu'une réhabilitation bienvenue d'un auteur trop longtemps malmené.

Vinciane Pirenne-Delforge  
(FNRS – Université de Liège)

Susan GUETTEL COLE, *Landscapes, Gender, and Ritual Space. The Ancient Greek Experience*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 2004. 1 vol. 16 × 23,5 cm, xiv+292 p. ISBN : 0-520-23544

Ce livre de Susan G. Cole est le résultat de presque quinze années de travail. Bien que la pensée qui le guide soit encore incomplète puisqu'un volume complémentaire sur Déméter est annoncé dans la préface, elle est déjà très ambitieuse et analyse : les modalités de possession de la terre dans la *polis* (chap. 1), l'espace rituel (chap. 2), les sanctuaires régionaux et le centre civique (chap. 3), le *gender* dans la pratique rituelle et la question de l'impureté rituelle (chap. 4), les théories médicales qui font du corps – humide – de la femme un paysage miniature, et qui s'accordent à la division rituelle entre espaces sacré et productif (chap. 5), et enfin l'emplacement des sanctuaires artémisiaques et leurs rites dans le cadre de la cité (chap. 6 & 7). D'emblée l'arrière-fond théorique des *Gender studies* est posé, faisant du livre non seulement une étude sur un problème antique, mais aussi au sein d'un cadre théorique. En ces cas-là, il est essentiel de voir si la théorie enrichit la lecture des sources, ou si les faits antiques sont pliés à la logique interne d'un courant de pensée.

Le livre repose sur cette idée : la division qui advient, dès l'époque archaïque, entre territoire productif et territoire sacré, est fondée sur (ou correspond à) des divisions rituelles qui reflètent les rapports de *gender*. Comme il n'existe, de ce phénomène, aucune trace directe, on tente de le prouver par ses conséquences, à savoir les distinctions entre pur et impur, et surtout celles qui exigent des femmes une extraordinaire pureté rituelle. « The reproductive capacities that associated females with the agricultural processes of the productive landscape also divided them from sacred space. Not surprisingly, the same ritual system that defined female reproductive processes as polluting placed a high value on female purity in public rituals » (p. 3). C'est pourquoi le livre m'apparaît plus comme un *credo* que comme une démonstration scientifique : il faut en accepter la thèse principale avant de le lire; et d'ailleurs on trouve dans l'introduction tout ce qui devrait logiquement se trouver en conclusion (absente). Si d'habitude j'apprécie beaucoup les études de Susan Cole, celle-ci ne m'a